

HOMÉLIE 18

«Ne savez-vous pas que nos corps sont les membres du Christ ? Irai-je prendre les membres du Christ pour en faire les membres d'une courtisane ? A Dieu ne plaise.»

1. Tout à l'heure l'Apôtre était passé du sujet de l'impureté à celui de l'avarice; il revient maintenant de ce dernier au premier. Toutefois, il ne s'adresse plus à l'incestueux, mais aux fidèles qui n'avaient point de faute contre la pureté à se reprocher; et, tout en prémunissant ceux-ci contre des chutes de ce genre, il atteint de nouveau celui-là. Vous avez beau parler à d'autres qu'au pécheur, dès que vos paroles retentissent, sa conscience se réveille et le déchire. Assurément, c'était assez des châtements à redouter pour tenir les Corinthiens éloignés de l'impureté; mais, comme Paul ne veut pas faire de la crainte le seul mobile de leur conduite, aux menaces il joint des raisons. Après avoir signalé l'inceste commis, déterminé les conditions de l'expiation, indiqué le préjudice qu'un crime pareil et le commerce avec le criminel pouvaient causer à l'Eglise de Corinthe, Paul s'est emparé de la question de l'avarice; il a terminé son discours en déclarant et les impudiques, et les avarés, et tous les autres indignes du royaume des cieux. Le langage qu'il tient présentement est de nature à inspirer un plus profond effroi. Si l'on se borne à punir, sans faire ressortir l'horreur et l'infamie du crime, on n'obtient par le châtement qu'un mince résultat : celui qui s'efforce d'inspirer de la confusion au coupable, sans y joindre le châtement, ne produira aucune impression de crainte sur les coupables endurcis. Voilà pourquoi l'Apôtre emploie ces deux moyens. Il jette la confusion dans les cœurs en disant : «Ne savez-vous donc pas que nous jugerons les anges eux-mêmes ?» Il y sème la terreur en ajoutant : «Ne savez-vous pas aussi que les avarés ne posséderont pas le royaume des cieux ?» Il suit la même marche à l'égard de l'incestueux : après l'avoir terrifié par son langage précédent, retranché de la société des fidèles, livré à Satan et mis sous ses yeux le jour du jugement, il le couvre de confusion en ajoutant : «Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ ?» Il parle comme on parlerait à des enfants de noble race. Par les mots : «Le corps est au Seigneur,» l'Apôtre rend encore sa pensée plus claire. Ainsi fait-il ailleurs, où il dit de même : «Vous êtes le corps du Christ, et les membres les uns des autres.» (1 Cor 12,27) Il emploie souvent cette figure à divers propos, tantôt pour mettre en relief l'obligation de la charité, tantôt pour inspirer un plus grand effroi. «Irai-je prendre les membres du Christ pour en faire les membres d'une courtisane ?» Dieu ne plaise ! «Quel langage plus formidable que celui-là ? Il n'y a pas : Prendrai-je les membres du Christ pour les unir à une courtisane ? mais bien : «Pour en faire les membres d'une courtisane ?» tour beaucoup plus propre à faire impression. Montrant ensuite comment ou en arrive là par l'impureté, il ajoute : «Ignorez-vous que celui qui s'unit à la courtisane devient avec elle un seul et même corps ?» Qu'est-ce qui le prouve ? «Ils seront deux en une seule chair ... Mais celui qui s'unit au Seigneur devient avec lui un seul et même esprit.» Les relations charnelles ne laissent plus subsister la dualité; elles y substituent l'unité.

Remarquez avec quelle netteté d'expression parle l'Apôtre, et comment ce rapprochement du Christ et de la courtisane fait ressortir la gravité du vice impur. «Fuyez la fornication.» Non pas : Eloignez-vous de la fornication, mais : «Fuyez la fornication;» ne négligez aucun moyen propre à vous en affranchir. «Tout autre péché commis par l'homme est étranger au corps; mais celui qui commet la fornication pèche contre son propre corps.» Ce que l'Apôtre dit en ce moment est moins énergique que ce qu'il a dit tout à l'heure; mais, comme il s'agissait de l'impureté, il s'efforce d'en inspirer aux fidèles l'horreur par toute sorte de considérations; les plus frappantes, il les adresse aux plus fermes dans la foi, les autres, aux plus faibles. C'est un caractère de la sagesse de Paul, d'en arriver par des considérations d'une moindre valeur à faire accepter ses exhortations, de même que par le tableau de ce qu'il y a d'inconvenant et de honteux. – Eh quoi, répliquerez-vous, est-ce que le meurtrier ne souille pas sa main ? N'en est-il pas ainsi de l'homme avare et insatiable ? C'est incontestable assurément. Oui, seulement, l'Apôtre ne pouvant affirmer qu'aucun crime ne l'emportait sur l'impureté, recourt à un moyen différent pour en inspirer l'horreur, il déclare que la fornication souille le corps tout entier : l'impudique est comme précipité dans une chaudière fétide où il se revêt entièrement d'un immonde vernis. Ce qui se passe parmi nous ne le prouve-t-il pas ? Vous n'irez pas, après avoir cédé à l'avarice ou à l'injustice, au bain vous purifier, et vous retournerez simplement chez vous; mais, au sortir de la maison d'une courtisane, vous courez vous baigner, comme si vous étiez souillé dans tout votre corps : de sorte que ce péché vous oblige à concevoir de vous-même une opinion qui vous fait rougir. Assurément, ce sont des

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

graves péchés que l'avarice et l'impureté; tous deux conduisent à la géhenne. Mais ici, dans une vue de prudence et de sagesse, Paul s'applique exclusivement à mettre en lumière la gravité de ce dernier. «Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du saint Esprit, qui habite en vous ?»

2. Il ne dit pas seulement : De l'Esprit, mais : «De l'Esprit qui habite en vous,» langage extrêmement consolant; il dit même plus : «De l'Esprit que vous avez reçu de Dieu.» Il désigne celui qui en a rempli leur âme, en sorte qu'il ravive ainsi l'attention des fidèles, qu'il élève leurs pensées, et leur inspire une haute idée de la grandeur du don, comme de l'amour et de la miséricorde de celui à qui ils en sont redevables. «Et que vous ne vous appartenez pas ?» Ce n'est pas une exhortation ordinaire, c'est un motif irrésistible d'embrasser la vertu. Comment ? Vous prétendez faire ce qui vous plaît, et vous n'êtes pas maître de disposer de vous. Ce n'est pas qu'il niât la liberté; comment la nierait-il, lui qui disait : «Toutes les choses me sont permises, toutes cependant ne conviennent pas ?» Dans ce passage : «Vous ne vous appartenez pas,» il se propose non de nier notre libre volonté, mais de l'éloigner du mal, et de nous découvrir la sollicitude de la divine Providence. A cet effet, il ajoute : «Vous avez été achetés à un haut prix.» – Si je ne m'appartiens pas, d'où vient que vous exigez de moi tels et tels actes ? d'où vient que vous dites un peu plus bas : «Glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre esprit, qui appartiennent à Dieu ?» Que signifient donc les mots : «Vous ne vous appartenez pas ?» Où donc l'Apôtre par là veut-il en venir ? – Ce qu'il veut, c'est nous mettre en pleine sécurité, de façon à nous préserver du péché comme des convoitises criminelles. Nos désirs bien souvent sont déraisonnables et mauvais; il nous faut les réprimer, et nous pouvons le faire; si nous ne pouvions pas, toute observation deviendrait inutile. Examinez comment Paul assure leur sécurité. Quand il eut dit : «Vous ne vous appartenez pas,» il ne dit pas aussitôt : Et vous êtes enchaînés par la nécessité; mais bien : «Vous avez été achetés à un haut prix.» – Pourquoi vous exprimer de la sorte ? Il semble que vous eussiez dû chercher ailleurs la raison de vos exhortations, et nous montrer que nous sommes soumis à un maître. – C'est là un point qui nous est commun avec les Gentils; tandis que ceci : «Vous avez été achetés à un haut prix,» nous appartient en propre. L'Apôtre leur met donc sous les yeux la grandeur du bien qui leur a été fait, et la manière suivant laquelle leur salut a été accompli. Nous avons, à la vérité, perdu notre liberté; mais nous l'avons recouvrée, et non d'une façon ordinaire, c'est en échange de la rançon convenable.

«Glorifiez donc et portez Dieu dans votre corps et dans votre esprit.» Conseil qui a pour but, non seulement de nous éloigner de toute fornication matérielle, mais de plus de prémunir l'intérieur de l'âme contre toute mauvaise pensée, et de conserver ainsi le don de la grâce. «Qui appartiennent à Dieu.» L'expression : «Dans votre corps,» trouve un correctif dans celle-ci : «Qui appartiennent à Dieu.» L'Apôtre aime à nous rappeler que corps, esprit, âme, tout appartient au Seigneur. Toutefois, il est des personnes qui par ces mots : «Dans votre esprit,» entendent les dons surnaturels. La présence de ces dons en nous est une source de gloire pour le Seigneur; et ces dons, nous les posséderons, si notre cœur se conserve pur. Paul prétend que toutes ces choses appartiennent à Dieu, sans doute parce qu'il leur a donné l'existence, mais en outre parce que, ces choses ayant été aliénées, il les a rachetées, et les a payées du sang même de son Fils. Ainsi, par le Christ, ce grand œuvre a été accompli, par lui le ciel nous a été rouvert. Vous êtes les membres du Christ, nous dit-on; vous êtes le temple du saint Esprit : ne devenez pas les membres d'une courtisane; car alors ce ne serait pas sur votre corps que tomberait le déshonneur, ce corps n'étant plus à vous, mais au Christ. Cette propriété que le Sauveur revendique, et par laquelle il nous soustrait aux puissances mauvaises, montre bien sa miséricorde. Si le corps ne vous appartient pas, vous n'avez plus le droit de le souiller, puisqu'il est à autrui, puisqu'il est au Seigneur, puisque c'est le temple de l'Esprit saint. L'homme qui, pénétrant dans un domicile privé, s'y conduirait d'une manière honteuse, serait grièvement puni; celui qui transformerait un palais royal en un repaire de voleurs, quel supplice alors n'aurait-il pas à subir ?

Entretenez-vous de ces pensées, respectez celui qui habite en vous; c'est le Paraclet : craignez celui qui vous est étroitement et irréparablement uni; c'est le Christ. Ne vous êtes-vous pas fait vous-même membre du Christ ? Ne l'oubliez pas et demeurez chaste; songez à qui ces membres appartenaient, à qui maintenant ils appartiennent. Ils étaient auparavant les membres d'une courtisane; le Christ en a fait les membres de son propre corps. Il n'est donc pas en votre pouvoir d'en disposer, et vous devez les consacrer au service de qui vous a délivré. Si vous aviez eu la bassesse de vendre l'honneur de votre fille à quelque libertin, et qu'un fils de roi venant à passer la délivrât et la prît pour épouse, seriez-vous maître désormais de la livrer encore à la débauche ? Ne l'auriez-vous pas vendue et donnée

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

irrévocablement ? Ainsi eu est-il de nous : nous avons vendu notre chair au démon, à un libertin redoutable. A cette vue, le Christ l'a délivrée et arrachée des mains de cet affreux tyran. Elle ne nous appartient donc plus, elle est à celui qui lui a rendu sa liberté. Si vous consentez à la traiter comme une royale épouse, nul ne s'y oppose; mais, si vous lui imposez les turpitudes d'autrefois, c'est un mépris que vous expiez par de cruels supplices. Ce que vous devez faire, c'est l'honorer, non le flétrir. Vous n'avez pas le droit d'employer votre chair à satisfaire vos convoitises mauvaises, et vous ne pouvez pas sortir des bornes que Dieu vous a tracées. Songez donc à quels opprobres Dieu l'a soustraite. Il n'est pas d'abaissement comparable à l'abaissement où était réduite autrefois la nature de l'homme. Les brigandages, les meurtres, les pensées les plus hideuses pénétraient en son âme, et devenaient une seule chose avec elle; cela pour une misérable pièce de monnaie, pour le plaisir d'un instant; l'âme ne recevait pas d'autre récompense de son union avec les pensées et les actions criminelles.

3. Quoique graves autrefois, ces désordres n'avaient pas la gravité qu'ils ont aujourd'hui; car, après le ciel, après le royaume qui vous a été promis, après les mystères formidables auxquels vous avez été admis, revenir à cette fange, comment pourriez-vous l'excuser ? Vous savez bien que le diable habite intimement dans les avarés et dans tous ceux que j'énumérais naguère : douteriez-vous qu'il habite de la même manière dans les femmes parées pour le désordre ? Qui donc oserait prétendre le contraire ? S'il était quelqu'un parmi vous de cet avis, qu'il mette à nu l'âme de ces femmes impudentes, et il verra l'union étroite et profonde qui règne entre cette âme et le démon. Il est difficile, mes bien-aimés, il est difficile, que dis-je? impossible que l'âme ait sa parure lorsque le corps est ainsi paré : prendre soin de l'une, c'est nécessairement négliger l'autre; ces deux soins ne sauraient marcher simultanément et de front. Aussi est-il écrit : «Celui qui s'unit à la courtisane, forme avec elle un seul corps; mais celui qui s'unit au Seigneur, forme avec lui un seul esprit.» Il devient tout spirituel en quelque sorte, bien que revêtu d'un corps mortel. Comme en lui, il n'y a rien de corporel, de grossier, de terrestre, le corps ne fait que l'environner : là où l'empire se trouve tout entier entre les mains de l'esprit et de l'âme, Dieu est glorifié. Voilà pourquoi il nous a été ordonné de dire dans notre prière : «Que ton nom soit sanctifié;» voilà pourquoi le Christ disait : «Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.» (Mt 5,16) Ainsi le glorifient les cieux; non pas qu'ils fassent entendre leurs voix, mais l'admiration que leur beauté provoque tourne à la gloire du Créateur. Glorifions-le, nous aussi; glorifions-le même davantage, et nous le pouvons si nous le voulons. Ni le ciel, en effet, ni le jour ni la nuit ne glorifient Dieu comme l'âme sainte. L'homme qui, considérant la beauté du ciel, s'écrie : Gloire à toi, ô mon Dieu ! Que ton œuvre est belle ! se récriera plus vivement encore devant la vertu de ses semblables. Tous les hommes ne glorifient pas le Seigneur au sujet de la création : plusieurs prétendent que le hasard conduit tout; d'autres font des démons, par une aberration criminelle et inexcusable, les créateurs elles conservateurs de l'univers. Mais, quand il s'agit de la vertu chez un de nos pareils, nul n'oserait afficher d'aussi absurdes opinions, et l'on glorifiera certainement le Seigneur, quand on verra les serviteurs de Dieu vivre d'une vie sainte et irréprochable.

Et vraiment n'y a-t-il pas de quoi être frappé d'étonnement en voyant un homme possédant la même nature que les hommes au milieu desquels il se trouve, résister comme le diamant à tous les assauts des passions; plus ferme que le diamant même, braver le fer, le feu, les bêtes féroces, et, grâce à la parole divine, triompher de tous les obstacles; être chargé d'injures, et répondre par des bénédictions; être blâmé; et répondre par des louanges; être persécuté, et prier pour ceux qui le persécutent injustement; trouver des embûches à chaque pas, et combler de bienfaits ses ennemis et ses envieux ? Voilà des spectacles qui, mieux que celui des cieux, glorifient le Seigneur. A la vue du firmament, les Gentils ne sont pas couverts de confusion; à la vue d'un saint dont la vie est au-dessus de tout reproche, ils rougissent et se condamnent eux-mêmes. Puisqu'un de leurs pareils, doué de la même nature, en vient à les dépasser plus que le ciel ne dépasse la terre, ils sont contraints malgré eux de conclure à l'existence d'une vertu divine pour expliquer cette merveille. De là le mot du Sauveur : «Afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.»

Vous prouverai-je d'une autre manière que la vie des serviteurs de Dieu le glorifie admirablement; et cela par des miracles ? Nabuchodonosor jeta un jour trois enfants dans une fournaise. Le feu n'ayant pu les dévorer, il s'écria : «Béni soit Dieu qui a envoyé son ange et qui a délivré ses enfants de la fournaise, parce qu'ils ont eu confiance en lui; et ils ont changé la parole du roi.» (Dan 3,95) Que dites-vous, ô prince ? Vous avez été traité avec mépris, et vous êtes en admiration devant les auteurs de ce procédé ? – Oui, répond-il, et cela

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

précisément parce que j'ai été pour eux un objet de mépris. Telle est la cause qu'il assigne à son étonnement. Conséquemment, si Dieu fut glorifié, ce ne fut pas seulement à propos du prodige, mais aussi à propos des sentiments des jeunes Hébreux. Du reste, à qui bien examinera ces deux choses, l'une ne paraîtra pas plus étonnante que l'autre. La délivrance de la fournaise n'est pas un miracle plus étonnant que le courage avec lequel les trois enfants affrontèrent l'ardeur de ces flammes. N'y a-t-il pas de quoi vous jeter dans une stupeur profonde que de voir un monarque puissant, aux ordres duquel des armées nombreuses, des généraux, des officiers de tout genre obéissaient, dédaigné par des fils de captifs, et le vainqueur vaincu par ses prisonniers malgré toutes ses troupes ? Car les conseillers du roi n'arrivèrent point à leurs fins, quoiqu'ils eussent pour auxiliaires la fournaise et ses ardeurs; et quelques enfants, – ils n'étaient que trois; peut-on être moins, – étrangers, captifs, sans ressources et chargés de fers, furent plus forts qu'une armée innombrable. C'est que déjà l'on méprisait la mort parce que la venue du Christ était proche. De même que le matin, au moment où le soleil va se lever, avant même que ses rayons paraissent, la lumière brille éclatante; de même, au moment où le soleil de justice allait se lever, la mort commençait à céder du terrain. Quel magnifique spectacle ! quelle victoire splendide ! quels insignes trophées !

4. Ainsi en est-il encore de nos jours. Maintenant aussi, la fournaise babylonienne est là avec son monarque, avec des flammes plus redoutables. Maintenant aussi un tyran exige que l'on adore sa statue : près de lui sont ses officiers, ses soldats et une musique enchanteresse; bien des hommes se prosternent devant cette statue gigantesque et variée. Telle est la cupidité : comme la statue dont nous parlions tout à l'heure, elle ne dédaigne pas même le fer; amalgame de substances différentes, elle exige qu'on se prosterne devant le fer, l'airain, et d'autres choses encore plus méprisables. Mais, d'autre part, il est également aujourd'hui des hommes qui, marchant sur les traces des trois jeunes Hébreux, s'écrient : Nous ne voulons pas de vos dieux, nous n'adorons pas votre statue; nous aimons mieux braver, pour la loi de Dieu, les ardeurs de la pauvreté comme toute sorte de souffrances. Les hommes qui possèdent beaucoup l'adorent souvent et sont dévorés, comme les ennemis des jeunes Hébreux; tandis que d'autres, ne possédant rien, la foulent aux pieds et goûtent au sein de leur pauvreté plus de délices que les riches au sein de l'abondance. C'est ainsi que les flammes consumèrent les malheureux par lesquels les serviteurs de Dieu furent jetés dans la fournaise; tandis que ceux-ci goûtaient au milieu des flammes la fraîcheur la plus agréable. Celui qui était en proie à des ardeurs dévorantes, c'était le tyran; car la fureur le consumait plus violemment que les flammes ne consumaient les serviteurs de Dieu. Un seul de leurs cheveux ne fut pas touché par la flamme; au lieu que l'âme du monarque était transformée par la colère en un brasier. Songez, en effet, à ce qu'il dut éprouver en se voyant méprisé publiquement par trois captifs. Alors on vit bien que, s'il s'était rendu maître de Jérusalem, il l'avait dit non à sa puissance, mais aux péchés du peuple. S'il ne put venir à bout de ses captifs, même après les avoir précipités dans une fournaise, comment eût-il vaincu les armes à la main tout un peuple pareil ? Ce fut donc à cause des prévarications des Juifs que la cité sainte tomba au pouvoir de l'étranger.

Mais admirez combien ces enfants étaient éloignés de la vaine gloire. Ils ne sautèrent pas d'eux-mêmes au sein des flammes, pratiquant longtemps à l'avance le précepte du Christ : «Priez pour ne pas entrer en tentation.» (Mt 26,41) Quand on les conduisit au supplice, ils ne prirent pas non plus la fuite, ils le regardèrent en face sans pâlir. Eloignés du combat tant que le signal n'en avait pas été donné, ils ne le refusèrent pas quand il leur fut ordonné d'y courir; prêts à tout, ils débordaient de courage, ils éprouvaient la plus vive confiance. Prêtons l'oreille à leurs paroles si nous voulons comprendre l'étendue de leur philosophie. «Il est au ciel un Dieu assez puissant pour nous délivrer.» (Dan 3,17) Ce n'est point leur conservation qui les préoccupe, quoiqu'ils doivent être livrés aux flammes, mais la gloire de Dieu. N'allez pas taxer notre Dieu de faiblesse, parce que les flammes nous auront dévorés : c'est pourquoi nous vous déclarons le fond de notre foi. «Il est au ciel un Dieu,» non pas semblable à cette statue muette et sans vie que vous avez sur la terre, mais capable de nous arracher aux ardeurs de la fournaise. S'il permet que nous en devenions la proie, ne l'accusez pas de faiblesse; car telle est sa puissance qu'il pourrait, une fois que nous y serions tombés, nous en retirer sains et saufs. «Et s'il ne le fait pas, sachez bien, ô roi, que nous ne servirons pas vos dieux, et que nous n'adorerons pas la statue dorée que vous avez dressée.» (Ibid., 18) Le Seigneur, vous le voyez, n'avait point permis dans un dessein tout providentiel qu'ils connussent l'avenir. S'ils l'eussent connu, cette conduite de leur part eût été moins admirable : qu'y eût-il eu, en effet, d'étonnant à ce que, certains de leur conservation, ils eussent bravé ces redoutables

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

tourments ? Sans doute, Dieu en eût été glorifié pour les en avoir délivrés; mais ils n'eussent mérité aucune admiration, n'ayant affronté d'eux-mêmes aucun danger réel. Ce fut donc pour la gloire de ses serviteurs que Dieu leur refusa la connaissance de ce qui allait se passer. Si de leur côté ils prévenaient le monarque de ne point imputer au Seigneur comme une faiblesse leur mort probable, de son côté Dieu voulait manifester sa puissance en même temps qu'entourer l'héroïsme de ses serviteurs d'une plus glorieuse auréole.

D'où pouvaient-ils donc tirer, demanderez-vous, cette incertitude touchant l'issue de l'épreuve qui les attendait ? – De l'humble opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes, s'estimant indignes d'un semblable bienfait. Ce qui prouve la vérité de ce que j'avance, c'est le langage qu'ils tenaient dans la fournaise quand ils y eurent été jetés : «Nous avons péché, s'écriaient-ils avec larmes, nous avons commis l'injustice; nous n'avons pas le droit d'ouvrir la bouche.» (Dan 3,29) Ce qui le prouve encore, c'est le langage qu'ils tenaient au roi : «Et si Dieu ne le fait pas, ... etc ... S'ils ne dirent pas d'une manière explicite : Dieu peut nous délivrer; s'il ne nous délivre pas, c'est à cause de nos péchés; n'en soyez pas surpris, parce qu'ils eussent semblé chercher aux yeux des barbares dans leurs péchés une excuse à la faiblesse de leur Dieu. C'est pourquoi ils se contentent d'affirmer sa puissance, et ils gardent le silence sur la cause qui la retient. Ajoutez à cela qu'ils avaient été instruits à ne pas s'enquérir indiscrètement des desseins du Seigneur. Quand ils se furent exprimés de la sorte, ils entrèrent dans la fournaise. Ils ne songèrent ni à insulter le monarque ni à renverser sa statue. L'homme vraiment digne de ce nom doit être plein de modération et de mansuétude, principalement au milieu des périls, afin de ne pas avoir l'air de les affronter par dépit ou par vaine gloire, mais par sagesse et par générosité véritables. Tandis que l'on attribue ces vues passionnées à l'homme qui a recours à l'insulte, l'homme qui manifeste au sein de l'épreuve une mansuétude et une fermeté que rien n'ébranle, est à la fois admiré pour son énergie, et glorifié pour sa douceur et sa modération. Ainsi en fut-il des jeunes Hébreux; ils témoignèrent une douceur égale à leur force, et ni l'intérêt ni la récompense ne furent le motif de leur conduite. Lors même que Dieu ne voudra pas nous délivrer, sachez que nous ne servirons pas vos dieux : c'est déjà pour nous une récompense suffisante que d'être jugés dignes d'être délivrés de l'impiété, que d'être condamnés à être pour cela brûlés vifs.

Et nous aussi, nous sommes en possession d'une récompense pareille, par cela seul que nous avons été jugés dignes de connaître Dieu et de devenir les membres du Christ; ne faisons donc pas de ces membres les membres d'une prostituée. C'est par cette parole formidable que nous terminerons le présent entretien; sous le coup de cette épouvantable menace et contenus par cette crainte, nous demeurerons plus purs que l'or même. Délivrés de l'impureté, nous jouirons ainsi de la contemplation du Christ. Puissions-nous tous le voir avec confiance au dernier jour, par la grâce et la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, avec qui gloire, puissance, honneur au Père et au sainte Esprit, maintenant et aux siècles des siècles. Amen.